

## CHAPITRE XXII.

## ARMES DES JAPONOIS.

ILS se servent de l'arc avec ses flèches, du sabre, de la hallebarde (1), et du mousquet. Leurs arcs et leurs flèches sont aussi grands que ceux des Chinois. Quand un bataillon entier se dispose à lancer des flèches, il se met à genoux, de manière qu'ils ne peuvent faire une décharge subite. Les troupes se rassemblent tous les ans au printems pour tirer au blanc.

Le mousquet n'est pas leur arme ordinaire (2); je n'en ai vu que dans la salle d'audience des grands; ils sont attachés au haut de la muraille. Les canons sont d'une longueur ordinaire, mais la culasse est très-courte, et, autant que j'ai pu voir, il y avoit une mèche au lieu de pierre: le ressort qui porte cette mèche est de cuivre. Je n'ai jamais eu occasion de voir tirer un de ces mousquets, quoique j'en aie entendu plusieurs coups dans les environs de Nagasaki. Les interprètes m'assurèrent qu'on appuyoit le mousquet sur la joue, parce que la culasse étoit trop courte pour la poser contre l'épaule.

(1) Ces hallebardes se nomment *nanguinata* (*nanguinata quod instrumentum est bellicum*, dit un missionnaire, *simile hellebardæ sed longiore hastili*). Voyez *De rebus Japonicis*, &c. Antwerpæ, 1605, p. 165. *Note du Rédacteur.*

(2) Le premier mousquet que l'on ait vu au Japon fut apporté par un compagnon de Fernand-Mendez Pinto: il excita d'abord l'admiration des Japonois, et pensa causer ensuite la mort des Por-

tugais, un jeune prince du pays s'étant blessé avec une de ces armes que ces étrangers lui avoient donnée pour obtenir ses bonnes grâces. Les Japonois n'ont fait qu'imiter bien imparfaitement les modèles que leur ont apportés les Européens, et aujourd'hui encore ils ne se servent que de fusils à mèche et à rouet. Voyez *les Voyages aventureux de F. M. Pinto*, p. 651. *Note du Rédacteur.*

Ils ne font pas usage du canon. Les gardes impériales en ont quelques-uns qu'ils enlevèrent autrefois aux Portugais. On ne les tire qu'une fois tous les sept ans auprès de Nagasaki, pour les essayer et les nettoyer. Ce n'est pas dans le service du canon que brillent l'adresse et l'intelligence des Japonois. Le canonnier attache sa mèche à une très-longue perche, et détourne ordinairement la tête en mettant le feu à l'amorce.

Le sabre est leur meilleur et leur principale arme; tous les hommes en portent, excepté les paysans. La lame, longue d'une aune et demie, un peu recourbée et large du dos, est d'une bonté admirable; les vieilles sont encore plus estimées, elles surpassent les lames espagnoles, si vantées en Europe. Elles coupent d'assez gros clous sans que le tranchant s'émousse; on prétend même qu'elles pourfendent un homme en deux: mais à coup sûr, ce n'est pas entre les mains d'un Japonois qu'elles font de pareilles merveilles. On ne trouve pas plus chez eux la force de Roland que les charmes d'Angélique. Les moindres lames se vendent six kobangs; il y a des sabres qui vont de cinquante à soixante-dix et même cent rixdalles (1). Au reste, c'est le meuble le plus cher et le plus précieux d'un Japonois. La poignée est longue d'un quart d'aune, avec une large coquille ronde, mais sans sous-garde. Cette poignée est ronde, un peu aplatie, coupée en travers par le haut, et recouverte de peaux de hay; ces peaux ont des bosses plus ou moins élevées. Les Hollandois en apportent qui se vendent très-cher, cinquante et même quatre-vingts kobangs. On fait sur cette peau un treillis en cordonnet de soie par carreaux. La

(1) Quatre cents livres. Les missionnaires parlent des lames nues (*omni ornatu remoto, nudis gladiatorum laminis certorum episcum*), lesquelles se sont vendues cinq milles ducats d'or (5000

*circiter aureorum*). Ils assurent avoir vu dans l'Inde un bœuf coupé en deux d'un coup avec un sabre japonois. Rédacteur.

coquille est plus épaisse qu'une rixdalle, très-délicatement évuidée et ornée de figures en relief. Le fourreau du sabre est un peu plat, épais et coupé en travers par le bout. On le recouvre quelquefois d'un chagrin très-fin, enduit de vernis noir, marbré, ou moucheté noir et blanc. On passe rarement des anneaux d'argent dans le fourreau ; on ménage sur un côté, vers la coquille, une petite épaisseur dans laquelle on perce un trou pour y passer un cordon de soie jaune, vert et le plus souvent noir, avec lequel on attache le sabre. En dedans de la poignée, on perce aussi un trou à fourrer un couteau long d'un quart d'aune. Ils ne connoissent point les baudriers, mais ils passent leur sabre dans la ceinture du côté gauche, et le tranchant en haut, d'une manière toute opposée à celle des Européens, et dont Kœmpfer l'a représentée ; c'est une incorrection à relever dans ses dessins. Tous les fonctionnaires publics, les officiers supérieurs et inférieurs portent deux sabres du même côté, dont les lames se croisent. L'un est leur arme particulière, l'autre, leur *sabre d'office*. C'est le plus long des deux. En entrant dans un appartement ils quittent le sabre d'office pour s'asseoir, et le placent à côté d'eux ou devant eux. Nos interprètes n'en portoient qu'un, mais les banjos deux, en qualité d'officiers-inspecteurs.